Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 126

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan
Autor: Camfranc, M du
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249887

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 3 juin 1900 N° 126 Troisième année

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

NOTES ET REMARQUES

DE

Jean Jacques Joseph Nicol

cordonnier, bourgeois de Porrentruy.

1757-1771
1795-1809

(Suite).

Dans les premiers jours d'avril, le penal de bon grain se paye cinquante livres en papier et deux gros écus de six livres en argent ; la livre de pain se vend jusqu'à quatre batz, et les œufs six sols la douzaine.

Le premier jour d'avril, on a scié pendant la nuit l'arbre de liberté qui était planté devant la maison de ci-devant M. Tardy.

Le 4 ou 5 du même mois, on a brûlé l'arbre de liberté qui était planté au Crâs du Banné, avec toutes les planches qui formaient comme un théâtre. (*)

On dit que 47 mille Français ont été tués près de Mayence, le dimanche des Rameaux 1795, sans compter les blessés.

On dit aussi qu'il y a eu plus de 15 mille personnes tuées à Paris, pendant le courant de la semaine sainte. (**)

Le 14 et le 15 avril, on a mis bas tous les arbres de liberté qui étaient plantés en ville et ailleurs, et on en a replanté un avec racines le 15, devant l'hôtel de ville.

(*) C'était ce qu'on nommait l'**autel de la patrie**, où se célébraient les solennités révolutionnaires et patriotiques. On y avait fait l'année précédente le baptême républicain de Brutus Grisard.
D'après une note de Trouillat, ce serait un nommé Bailly de Cœuve, mort à Delle après 1832, qui aurait fait le coup rapporté par Nicol.

(**) Il s'agit ici de l'insurrection de Germinal an III.

Il est arrivé à Porrentruy le 18 avril, plus de cent cavaliers qui sont logés chez les bourgeois : ils sont partis le 23.

On a loué l'église de St-Germain à Germain Lémane perruquier, (*) frère de l'ex abbé, et l'église des Annonciades à Hofmann, dans les premiers jours d'avril. On a aussi défendu de dire la messe et de faire toute autre cérémonie du culte chrétien.

20 avril 1795. Les plus hostiles à la religion chrétienne, ce sont les prêtres jurés *(sic)* savoir un de Delémont, Etienne ancien religieux à Lucelle, un de Montignez, et d'autres qui sont dans la ville.

Comme on avait laissé dans chaque paroisse une cloche qui servait encore à sonner l'Angelus tous les jours, de même qu'à l'hôpital, il a été défendu, le 20 avril 1795 de sonner à l'avenir l'Angelus. On a aussi ordonné d'enlever le reste des croix qui existaient encore dans les paroisses rurales. (**)

La viande se vend six sols la livre, en argent, ou six livres en assignats.

Dès le 20 avril 1795, on entend dire chaque matin qu'on a volé chez ou trois personnes, dans les caves, dans les magasins et ailleurs.

L'affaire va bien ! celà va, celà va !

Le 4 mai, on a publié par la ville qu'on ne pouvait plus rédimer en papier, qu'il fallait rédimer en argent.

Le 3 ou le 4 mai, les Français ont perdu 13 mille hommes dans une bataille contre les Autrichiens près de Mayence.

(*) Fougueux partisan de Rengguer et de Gobel, délégué du club jacobin à Paris avant la réunion de la république rauracienne à la France, et connu pour avoir joué un rôle très actif dans la révolution de l'Evèché.

(**) On peut voir par là que la persécution religieuse ne cessa pas après le supplice de Robespierre et des Terroristes (juillet 1794) comme on le croit communément. La vérité est qu'elle continua avec plus ou moins d'intensité jusqu'au Consulat.

Le penal de blé se paye jusqu'à cinq petits écus ; le penal de méteil trois livres dix sols, le penal de boige deux livres dix sols ; la livre de pain quatre batz ; un pain de munitton six batz, la livre de beurre six batz ; la douzaine d'œufs trois batz ; le penal de pommes de terre jusqu'à douze batz.

14 mai 1795. Nous sommes menacés d'une grande sécheresse. Il gèle presque toutes les nuits à glace ; les choux déjà plantés et les haricots sont gelés ; les petits choux semés sont jaunes, les semailles dans les champs, les arbres sont comme brûlés par la gelée. En outre, nous sommes menacés du pillage, et même d'être massacrés : cela terminera la misère que nous avons !

Le pain se vend chez le boulanger six batz les cinq quarts de livre : tout le reste se vend à proportion. Une petite voiture de bois coûte douze livres. On donnait ci-devant dix sols pour amener une voiture de bois depuis la forêt du Fahy ; on paye maintenant un petit écu. On demande un écu de six livres pour labourer un champ au Voyebœuf.

28 mai. La sécheresse continue toujours. Les gelées tuent les haricots et les pommes de terre. On fera peu de foin ; les semailles ou jeunes blés sont bien faibles. Tout est desséché. C'est la bise ou le vent du nord qui dominent depuis Noël.

Le 1er juin, tout est blanc par la gelée ; les haricots et les pommes de terre qui sont hors de terre sont tous gelés.

Le 3 juin, la pluie tombe et la gelée cesse.

10 juin. Le bon grain se vend cinq petits écus le penal ; l'avoine trente-six batz le penal ; le méteil trois petits écus ; la livre de poudre à poudrer quinze batz ; la poudre à tirer deux gros écus ; la livre de fromage six batz ; le penal de pommes de terre quinze batz ; la livre de viande

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 24

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Sous la cinglante injure, il se sentit affolé de rage. Il avait devant lui cette femme, dont le gosier savait aussi bien lancer l'outrage que moduler les notes les plus puissantes et les plus délicates. Ah ! éteindre à jamais ces sons, les détruire, puisque, si obstinément, si implacablement, elle refusait de chanter pour le retirer du gouffre où il était tombé. Ah ! il avait dévoré trop d'affronts, en cette heure tragique, pour ne pas se venger.

La folie le gagnait. Il éclata d'un rire terrible ; et, pris d'un transport furieux, avant que Marie-Alice ait eu le temps de se jeter de côté pour éviter la balle de l'arme meurtrière, il avait fait feu. Une flamme enveloppa le visage de la malheureuse ; elle poussa un cri horrible ; et, faisant deux pas en arrière, elle tomba raide sur le parquet.

Alors, lui, demeura immobile, atterré, s'éveillant de sa démance subite. Avait-il tué sa femme ? sa colère tombait, et d'une voix d'épouvante, il l'appelait — nul mouvement. Et, terrifié, il criait : au secours ! au secours !... Elle est morte ! A son appel désespéré, ils arrivèrent tous : Alba, Mme de Guinto, Yvan, en se traînant péniblement sur ses béquilles.

L'infirme demeurait atterré devant la scène d'épouvante : sa mère, étendue sur le plancher, pâle comme une morte, avec du sang qui coulait d'une blessure, et son père, le comte de Ruloff, qui balbutiait avec égarement :

— C'est moi qui l'ai tuée !... Je suis un meurtrier maintenant.

Et cette fois, bien dégrisé de sa colère, ne comprenant plus rien à son transport furieux de s'être ainsi laissé affoler par la colère. Dans un mouvement, qui lui devenait familier, il passait ses mains sur son front, comme pour enlever, de devant ses yeux, le voile de couleur rouge, qu'un moment y avait placé la fureur, de la précédente minute, il se laissa tomber sur une chaise, comme anéanti, le visage dans ses mains, et offrant l'image d'un condamné.

Yvan s'était jeté sur sa mère, la couvrait de baisers, l'appelait des noms les plus tendres, tandis que Mme de Guinto baignait d'eau fraîche les tempes de la victime. Dans sa douleur, le pauvre enfant oubliait la présence du comte de Ruloff, et ne songeait même pas à lui demander :

— Qu'avez-vous fait de ma mère ?

VII

Dans la triste chambre de l'hôtel de troisième ordre, où il s'était terré, Boleslas demeurait bourrelé de remords, et couvert de confusion

trois batz et demie ; le penal de petites poires sauvages sèches quinze batz ; le pot d'huile de navettes vingt-sept batz ; l'huile d'olives se vend encore plus cher.

Le 18 juin, le penal de pommes de terre blanches, de qualité médiocre, se vend vingt une batz.

12 juin. Un grand orage éclate et dure une heure et demie ; la pluie tombe par torrents : les gens de Cœuve et d'Alle croyaient qu'ils allaient être noyés. Des pommes de terre sont déracinées : grand préjudice aux récoltes.

Le 14 juin vers huit à neuf heures du soir, Blanchard charpentier et un tailleur de Fontenais ont eu querelle avec un nommé Maillat sur le petit pont, près du corps de garde de la porte St-Germain. Maillat a été tué : il a reçu quelques coups à la tête, peut-être en tombant. Les deux autres qui avaient été d'abord arrêtés, ont été remis en liberté.

Pendant tout l'hiver et pendant l'été, on a dû garder dans leurs étables les chèvres, moutons, cochons, à cause de la maladie du gros bétail dont il y a des cas en cette ville.

17 juin 1795. Il grêle sur le territoire de cette ville pendant près d'une heure ; il tombe des grelons gros comme des noisettes, la terre en est blanche, Les légumes dans les jardins sont perdus.

Le 23 juin, on a publié par la ville que tous les hommes de l'âge de 16 à 60 ans devraient se pourvoir d'un habit d'uniforme, et qu'ils seraient appelés à jurer haine aux ennemis de la nation et à tous les rois.

Le 3 juillet, le penal de grain se paye jusqu'à huit livres bâloises ; un pain de munition pesant trois livres moins un quart coûte neuf batz. La moitié des gens endurent la faim.

Le 11 juillet, on a publié par la ville que tout homme de l'âge de seize ans à 60 ans, doit se trouver le jour suivant sous l'*Allée des soupirs*, pour se faire inscrire dans la formation d'un nouveau bataillon du Mont-terrible, destiné à partir quand l'assemblée (la convention nationale) le décidera.

Le 21 juillet, on a sonné pour la première fois à midi, c'est-à-dire pour avertir les payens *(sic)* qui sont dans les champs que c'est l'heure du dîner. On sonne le réveil le matin, et le soir „ la fierobe „ (retraite).

Le 23 juillet. Il y a dans cette ville environ cinquante cabaretiers et quinze cafés.

Il est tombé beaucoup de pluie dans le courant de juin et juillet. Le temps est tellement refroidi qu'il est tombé de la neige le 26 juillet, jour de la Ste-Anne.

Il arrive beaucoup de troupes dans notre ville. Quatre cents cavaliers viennent d'arriver le 28 juillet, sans compter les autres. Ils viennent à propos pour manger notre blé et nos pommes de terre !

25 juillet. Tout est d'un prix exorbitant. Les gens meurent de faim ; nous sommes dans la plus grande des misères !

Pendant le courant d'août on est assez tranquille pendant les moissons, mais la cherté dure toujours. Le penal de grain se vend douze livres ; les nouvelles pommes de terre trois livres et même vingt-quatre batz le penal. Tout est cher en proportion. On mange les pommes de terre avant qu'elles ne soient mûres. Oh ! quelle misère ! Tout le monde souffre de la faim.

L'abbé Chay (*) est mort le 27 août à six heures du matin, le jeudi.

La récolte du grain est très modique ; mois il y a beaucoup d'orge et d'avoine. Cependant tout reste au même prix par la malice du paysan, car il n'y a plus de maître.

12 septembre. Les vermisseaux blancs ravagent les campagnes : ils mangent toutes les pommes de terre ! On est obligé de les arracher avant qu'elles ne soient mûres. L'année précédente, les souris ont dévasté les grains.

J'oubliais de dire que les plus grands dégâts faits aux pommes de terre et aux raves émanent des soldats volontaires nationaux : ils allaient jusqu'à vingt-quatre dans un champ, et en emportaient leur charge.

Voilà la liberté que nous avons, une grande cherté !

Dans le mois d'octobre, la cherté continue. Nous voilà à la St-Martin, et le pain se vend trois batz la livre ; le penal d'avoine de quinze à dix-huit batz ; l'orge vingt-sept batz ; les pommes de terre neuf batz ; le cent de pommes médiocres neuf batz. Enfin, tout est cher.

Antoine Coulon est mort *en bon citoyen*, (**) le 5 octobre.

Novembre 1795. On a cent livres en assignats pour six à neuf batz !

Les pommes de terre se vendent neuf batz le penal. *(A suivre).*

(*) Confrère du chapitre de St-Michel avant la Révolution. Messire Chay a attaché son nom à une fondation de bienfaisance qui existe encore : son portrait se trouve au bureau de la bourgeoisie de Porrentruy.

(**) Ironique. Dans la pensé de l'auteur, mourir **en bon citoyen**, est le contraire de mourir en bon chrétien.

MARIANIK

Là !... Encore une épingle pour assujettir la grande coiffe transparente, encore un coup de main pour ranger gracieusement les plis du châle à franges qui dessine sa taille svelte et Marianik est enfin prête. Sa toilette a duré bien longtemps aujourd'hui... Deux fois, l'horloge de l'église a sonné depuis qu'elle est là, essayant tour à tour sa jupe gris-argent, sa robe noire bordée de velours et tous ses jolis tabliers de soie. Le contenu de l'armoire tout entier y a passé, et maintenant encore, elle reste devant sa petite glace, se haussant, s'éloignant, s'approchant, s'irritant de voir si peu d'elle-même dans le minuscule miroir et ajoutant ainsi quelques délits d'impatience au gros péché de coquetterie qu'elle devra, dimanche prochain, confesser au recteur. Il est évident que Marianik tient à être jolie aujourd'hui pour la grande fête de Portrieux, où vont se rendre tous les gens de la côte, de Paimpol à Binic.

Elle a poussé l'épais contrevent de sa croisée et regarde au dehors, sans se laisser arrêter par l'éblouissant soleil qui entre à flots dans sa chambrette. La mer chante au loin, les feuilles bruissent, une fauvette gazouille et le cœur de Marianik tremble, car, sur la route blanche, son œil noir perçant a découvert une ombre d'homme dont les bras et les jambes s'agitent en mesure dans le rythme de la marche. Personne autre que la jeune fille ne distinguerait rien à cette distance, et cependant elle sait à merveille que cette silhouette porte un grand col de toile bleue ouvert sur un tricot rayé et qu'un béret blanc, dont le tour noir est orné de lettres d'or, est posé sur une tête blonde, brûlée de soleil, où éclatent deux yeux clairs et doux. Et Marianik soutiendrait que ce ne peut-être aucun autre que Pierre Kerdos, le beau marin de Plouha, arrivé en permission depuis hier seulement, et dont, ce matin, elle a reconnu la voix grave à l'église, au cœur de l'*Ave Maris Stella*.

Les joues de Marianik, dorées par le vent de la mer, ont rougi ; mais, soudain, elles se décolorent sous leur hâle. La silhouette approche et grandit ; elle va passer devant une maison située à l'entrée du village. Une jupe noire a paru sur la porte. Pierre Kerdos s'est arrêté et a salué militairement. Et Marianik, les yeux fixes, le cou tendu, croit entendre d'ici les paroles échangées :

— Bonjour, mademoiselle Corentine !

— Vous voilà donc au pays, monsieur Pierre !

Il n'y a plus de silhouette noire sur la route blanche, et Marianik tombe sur une chaise en pleurant,

Il est entré chez Corentine !... Aussi pourquoi cette maudite maison se trouve-t-elle, la première, en arrivant de Plouha ?... C'est toujours Corentine qu'il aperçoit tout d'abord, et, quand il parvient devant la demeure de Marianik, Pierre a déjà les yeux et le cœur tout remplis de l'image de l'autre !... Et elle est jolie, Corentine ! si grande et si belle avec ses tresses blondes, tournées sur les tempes !... Marianik pleure amèrement. Ses larmes tombent sur sa guimpe brodée, ruissellent sur la soie claire de son tablier. Que lui importent à présent et toilette et la fête de Portrieux !

Longtemps, longtemps, elle sanglote ainsi, la

Le jour, il mangeait à peine, et la nuit, des rêves terribles coupaient ses rares instants de sommeil.

Ses rêves atroces, nés de la crainte et du remords, le faisaient se dresser en sursaut, et il voyait, à la lueur de la veilleuse, comme une lézarde immense qui gagnait. Puis ! c'était l'effondrement. Que de décombres autour de lui ! Il ne pouvait plus dormir ; ses mains brûlaient de fièvre. Il s'insultait lui-même :

— Infâme que je suis ! lâche meurtrier ! aller tenter de tuer une femme !...

Serait-il jeté à la rue comme un misérable, qui n'a rien pour solder ses créances ; jeté à la prison comme un bandit qui a recours au meurtre pour se procurer de l'argent ?

Et le spectre de l'échéance et celui de la prison se dressaient devant Boleslas. Il ne pouvait chasser ces affreux fantômes. Une fortune énorme enfouie dans le gouffre du jeu, et sa vie entachée d'une tentative de meurtre.

Ses oreilles bourdonnaient. Allait-il tomber foudroyé par la congestion ? La mort eût été la bienvenue ; il lui montait aux lèvres des rires nerveux comme des spasmes. Voilà donc les joies d'un homme de plaisir : le déshonneur et l'attente de la prison. Ses veines se gonflaient, ses yeux, sans larmes, brillaient d'un feu tragique. Boleslas avait peur de devenir fou. De loin, par la pensée, il voyait, sur son lit de douleur, celle qu'il avait peut-être blessée à mort ; et, sur ses lèvres, il ne venait que ce balbutiement :

— Pardon... Pardon... oui pardon.

Ah ! si elle pouvait donc retrouver ses sens et une lueur de connaissance pour l'absoudre !

Après des nuits sans sommeil, il connaissait des jours d'horrible angoisse. Alors, n'y tenant plus, il se mettait à parcourir le brillant et tumultueux Paris. La foule courait, bruissait, palpitait, espérait. C'était la vie. Bientôt il avait atteint l'avenue Vélasquez. Pour reprendre courage, Boleslas s'arrêtait, un instant, devant la grille dorée et monumentale, qui sert de principale entrée à ce petit parc élégant, qui, en plein Paris, déploie sa grâce verdoyante au milieu d'une ceinture d'hôtels princiers.

Il regardait la maison où agonisait Marie-Alice. Il n'osait s'approcher. Alors, lentement, sentant ses jambes tremblantes presque se dérober sous lui, il longeait les larges allées, qui serpentent, autour des pelouses et des massifs, en courbes savantes. Une foule de promeneurs au repos, de vieux artistes se chauffaient au soleil, des femmes jeunes, élégantes, assises sur des chaises en fer, regardaient un peuple d'enfants jouant au sable avec des pelles minuscules et de mignons seaux de fer, courant dans un attelage de guides, sautant à la corde sous l'œil indifférent des gouvernantes, et sous le regard caressant des mères.

(La suite prochainement.)